

Le rêve du Nouveau Monde de Defoe revu par Dickens, Kafka et Céline

Charles BRION

Université de La Rochelle

CRHIA

Le « nouveau monde », accompagné de son importante mythologie : Eldorado, lieu rédempteur de la nouvelle et de la dernière chance, promesse d'enrichissement et de liberté spirituelle, a suscité régulièrement de nouveaux textes de fiction, écrits en partie en écho au premier d'entre eux : *Robinson Crusoé*, de Daniel Defoe, datant de 1719. Figure de l'altérité, il a permis à l'Ancien Monde de se redéfinir en réfléchissant sur lui-même. Se décline alors une figure contrastée de l'Amérique, entre mythe et réalité, entre réalité idiosyncrasique dotée de traits récurrents et fiction européocentrique. Les œuvres traitées : *Martin Chuzzlewit* de Dickens (1844), *Le Disparu* de Kafka (*Der Verschollene*, 1912) et *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline (1932) sont donc à étudier dans une triple perspective : en tant que romans du Nouveau Monde, en tant que réflexions sur l'Europe, en tant que réécritures multiples.

Parmi les nombreuses interprétations de ce que J.-P. Engélibert a appelé « le mythe de Robinson », celle de Ian Watt, entre autres, y voit une des premières élaborations romanesques de l'idéologie individualiste des classes moyennes en plein essor : « Robinson vit surtout dans l'imagination comme un triomphe de la réussite et de l'esprit d'entreprise humains et comme un exemple type des mécanismes élémentaires de l'économie politique¹ ». Lié à la pensée des Lumières et à l'essor du capitalisme, l'itinéraire victorieux de Robinson serait le mythe fondateur de la société moderne, le travail insulaire, expérience individuelle puis exploration de nouveaux rapports sociaux, étant à voir comme la métaphore du capitalisme moderne.

Originellement, le mythe de Robinson est lié à la capacité à surmonter les obstacles liés à la nature active et féconde du Nouveau Monde. Celui qui parvient à la prospérité sans aucun privilège par ses seules qualités d'imagination et d'esprit d'entreprise, parce qu'il sait faire preuve d'énergie, d'ingéniosité, de persévérance², est le bourgeois capitaliste tel qu'il va exister exemplairement aux Etats-Unis, pays neuf que l'importance de l'émigration européenne transforme assez naturellement en microcosme dé-traditionalisé de l'Ancien Monde : le *self-made man*, le *do-it-yourself*.

Lorsqu'il paraît en 1719, ce roman se passant majoritairement au Nouveau Monde illustre aussi la mutation historique décisive en train de s'opérer en Angleterre, gagnée par les idées libérales politiques et économiques (le libre-échange), mais aussi par l'utilitarisme philosophique, autant de traits marquants de l'Angleterre des XVIIe et XVIIIe siècles qui ne deviendront que plus tard les traits spécifiques du monde américain vu par l'Europe. Le voyage en Amérique est ainsi, à distance, le vecteur de la mise en place de l'idéologie bourgeoise anglaise, permettant près de l'Orénoque la transposition et la résolution des tensions de la société anglaise au moment de la naissance du libéralisme capitaliste. C'est ce qu'explique J.-P. Engélibert :

1 Voir Jean-Paul Engélibert, *La Postérité de Robinson Crusoé : un mythe littéraire de la modernité 1954-1986*, Genève, Droz, 1997, p.60.

2 Voir "I was very seldom idle" [« Je demeurais très rarement oisif »], in Daniel Defoe, *Robinson Crusoé*, Londres, Norton, 1975 [1719], p.169/Paris, Gallimard, 2001, trad. Pétrus Borel, p.213.

Le jeune Robinson a fui les conflits du siècle pour ne revenir qu'après leur résolution avec la création de l'Etat de droit et la naissance de l'Angleterre moderne, protestante et capitaliste [...] tout se passe comme si son retrait insulaire accouchait des transformations sociales à l'œuvre dans le royaume. Les dates de ses aventures permettent de penser que l'histoire de l'île métaphorise, au sens littéral, l'histoire réelle en la pacifiant. En effet, si Robinson revient dans une Angleterre où les « classes moyennes » se sont imposées, c'est après avoir accompli le même travail dans l'île qu'il a cultivée, gouvernée et où il a implanté une colonie [...] selon les principes de l'ascétisme puritain³.

La tension principale, tout au long du XVIIIe siècle anglais, est celle entre l'appât du gain dans le capitalisme naissant et le respect de la vertu protestante. L'interprétation de Michael Mac Keon, conforme à la vision de Max Weber dans *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, c'est que l'île de Robinson est également le laboratoire de l'édification anglaise du « *calling* », c'est-à-dire d'un comportement socio-économique individualiste qui n'est pas contraire à l'orthodoxie religieuse, la réussite professionnelle individuelle s'intégrant harmonieusement dans l'organisation rationnelle d'une société pieuse⁴. Le récit de voyages se doublant d'une autobiographie spirituelle puritaine, Robinson est devenu riche au terme d'une transformation d'abord spirituelle sur son île.

Le trajet victorieux de Robinson Crusoe constitue pour longtemps le symbole euphorique du développement harmonieux d'une société bourgeoise capitaliste dont les Etats-Unis deviennent peu à peu l'espace hyperbolique fantasmatique. C'est flagrant chez Goethe, puisqu'avant de devenir dans *Les Années de voyage de Wilhelm Meister* le lieu même de la projection utopique des Lumières, où devra être fondé le monde parfait futur, les Etats-Unis sont déjà, dans *Les Années d'apprentissage*, le lieu quatre fois évoqué de l'enrichissement de Lothario. Mais ce paradigme positif s'inverse au cours du XIXe siècle, où une Amérique du matérialisme et du gigantisme inhumains, définitivement identifiée maintenant comme les Etats-Unis, devient l'objet de la satire de Dickens.

Dans *Martin Chuzzlewit*, version narrative du récit de voyages *American Notes for general circulation* paru deux ans avant en 1842, l'épisode américain occupe huit chapitres, soit un sixième du roman⁵. Dickens, qui y a connu une grande désillusion, y dénonce vigoureusement les travers de la grande nation anglophone du Nouveau Monde, toujours perçue par d'innombrables migrants du Royaume-Uni (1 200 000 entre 1815 et 1850) comme une potentielle Angleterre régénérée, quand elle n'est plus qu'une « république [...] aujourd'hui [...] si estropiée et si boiteuse, si pleine de plaies et d'ulcères, répugnants à voir et presque désespérants pour la raison » [“*Republic [...] to-day so maimed and lame, so full of sores and ulcers, foul to the eye and almost hopeless to the sense*”⁶].

Comme le laissait deviner l'existence de l'esclavage⁷, Mark Tapley voyageant avec Martin dénonce une imposture : « ils aiment tant la liberté dans cette partie du globe qu'ils l'achètent, la vendent et l'emmènent au marché avec eux. Ils ont une telle passion pour la liberté qu'ils ne peuvent s'empêcher de prendre des libertés

3 *Op. cit.*, p.62.

4 Selon les mots du capitaine de Yarmouth “*my calling, and therefore my duty*” [« mon métier et mon devoir »], *op. cit.*, p.14/64.

5 Entre le ch. XV et le ch. XXXIV du roman, qui nous transporte irrégulièrement d'une rive à l'autre de l'Atlantique ; il faut y ajouter le postscriptum inséré en 1868 après le second voyage aux Etats-Unis.

6 Charles Dickens, *Martin Chuzzlewit*, The Oxford Illustrated Dickens, London, Oxford University Press, 1987 [1844], p.370/*Martin Chuzzlewit*, trad. Françoise du Sorbier, Sylvère Monod (dir.), Paris, Gallimard, « Pléiade », 1986 p.567-1536 (notice p.1679-1707), ici p.996.

7 Dickens ne l'oublie jamais, critiquant, *ibid.*, p.864/253, « l'air de la liberté, mortel à tous les tyrans, et qui ne peut jamais être respiré par des esclaves » [“*the air of Freedom which carries death to all tyrants, and can never [...] be breathed by slaves*”].

avec elle » [*“they’re so fond of Liberty in this part of the globe, that they buy her and sell her and carry her to market with’em. They’ve such a passion for Liberty, that they can’t help taking liberties with her”*]. Pire exemple, Mr Chollop, « adorateur de la liberté plaideait constamment en faveur du lynchage et de l’esclavage et préconisait invariablement, en paroles et par écrit, les plumes et le goudron pour toute personne mal vue et qui n’était pas de son avis » [*“worshipper of Freedom was the consistent advocate of Lynch law, and slavery ; and invariably recommended, both in print and speech, the ‘tarring and feathering’ of any unpopular person who differed from himself ”*]. Une élection la veille du débarquement a ainsi dégénéré : « les amis du candidat déçu avaient jugé bon d’affirmer les grands principes de l’intégrité d’élection et de la liberté d’opinion en cassant quelques bras et jambes » [*“the friends of the disappointed candidate had found it necessary to assert the great principles of Purity of Election and Freedom of opinion by breaking a few legs and arms”*].

Dickens espérait d’un pays soi-disant libre et régénéré qu’il soit affranchi de toutes les fausses valeurs figeant l’Europe, à commencer par l’Angleterre victorienne, dans le passé. « Il espérait trouver un pays plus proche de son idéal politique, social et humain, un pays libéré des préjugés et des snobismes, du culte de la distinction et de l’aristocratie qui lui étaient pénibles à supporter en Grande-Bretagne », résume Sylvère Monod¹¹. « Tous les hommes sont égaux aux Etats-Zunis, non ? » [*“All men are alike in the U-nited States, an’t they”*], espère, comme l’auteur, le postillon William Simmons sur le point d’embarquer.

Or, Dickens y découvre la même vanité, le rang remplacé par l’adoration de la richesse et du pouvoir, et une multiplication des snobismes. Tant d’Américains rencontrés par Martin sont « l’un des hommes les plus remarquables de notre pays » ! « Il semblait n’y avoir ici aucun homme qui n’eût un titre, car ceux qui n’avaient pas accédé aux honneurs militaires étaient docteurs, professeurs ou révérends » [*“There seemed to be no man there without a title : for those who had not attained to military honours were either doctors, professors, or reverends”*]. Cette nouvelle société aspire en fait d’autant plus aux distinctions de toute sorte qu’elle est en théorie basée sur l’égalité de ses membres¹⁴. Preuve en est donnée lors de la visite chez les Norris : ceux-ci « s’étend[ent] sur l’avantage inestimable de n’avoir point de semblables distinctions dans leur pays éclairé, où il n’y avait d’autres aristocrates que ceux qui le sont par nature, et où la société entière reposait sur des bases uniformes d’amour fraternel et d’égalité naturelle » [*“enlarged upon the inestimable advantage of having no such arbitrary distinctions in that enlightened land, where there were no noblemen but nature’s noblemen, and where all society was based on one broad level of brotherly love and natural equality”*], rejoints par leur visiteur le général Fladdock déplorant : « qu’il y a donc de conventions sociales dans cette surprenante Europe ! [...] Cet esprit de caste, cet orgueil, ce formalisme et ce cérémonial ! [...] Ces barrières artificielles élevées entre les hommes ; cette division de la race humaine en cartes maîtresses et cartes ordinaires » [*“oh the conventionalities of that a-mazing Eu-rope ! [...] The ex-clusiveness, the pride, the form, the*

8 *Ibid.*, p.897/283.

9 *Ibid.*, p.1169-1170/52. Cette absence de libre pensée éclate dès que quelqu’un ose remettre en cause la supériorité du Nouveau Monde sur l’Ancien.

10 *Ibid.*, p.865/255.

11 *Ibid.*, p.1690.

12 *Ibid.*, p.822/217.

13 *Ibid.*, p.885/272.:

14 Voir *ibid.*, p.279/892 : *“disgusted with the low standard thus set up and made adaptable to everything, [it] takes refuge among the graces and refinements it can bring to bear an private life”* [« dégoûtée de cette médiocrité ainsi établie et adaptable à tout, [elle] se réfugie dans les grâces et les raffinements dont la vie privée peut faire l’objet »].

15 *Ibid.*, p.901/286.

ceremony [...] *The artificial barriers set up between man and man; the division of the human race into court cards and plain cards*¹⁶]. Mais, en réalité, les Norris sont en correspondance incessante avec quatre pairs du royaume d'Angleterre, ne s'intéressent qu'à la vie des grands dans l'Ancien Monde, et rejettent Martin dès qu'il révèle avoir traversé l'Atlantique dans l'entrepont !

Ceux qui ne sont pas snobs se montrent primaires. Dickens peint un peuple sale et grossier qui, en l'absence de tout souvenir des conventions sociales, ne vise que son profit : « Celui qui braillait le plus fort et se souciait le moins des convenances était, à leurs yeux, le plus grand patriote. Celui qui, poursuivant avec une brutalité frénétique son intérêt personnel, ne pouvait les stigmatiser pour leur ardeur sans scrupule à en faire autant, était leur champion » [*“He was the greatest patriot, in their eyes, who brawled the loudest, and who cared the least for decency. He was their champion who, in the brutal fury of his own pursuit, could cast no stigma upon them for the hot knavery of theirs”*¹⁷]. Mécontent des traditions anglaises, il découvre *a contrario* le danger pour la civilisation de l'absence de racines et de traditions. Au fantasme des origines prenant chez le bâtard Robinson étudié par Marthe Robert la forme du rêve du *self-made man*¹⁸ dans un monde régénéré, Dickens, à travers l'autre bâtard qu'est Martin rejeté par les siens, oppose la réalité : la brutalité d'une société américaine où la nature est plus mauvaise, habitée par un mauvais sauvage. La plainte de Mme Lupin (« Pourquoi [Mark] n'est-il pas allé dans un pays où les sauvages se mangent entre eux bien honnêtement et donnent une chance égale à tout le monde ? » [*“Why didn't he go to some of those countries where the savages eat each other fairly, and give an equal chance to every one”*¹⁹]) le dit : les Etats-Unis cumulent primitivisme et inégalité des chances, soit les maux de la nature et ceux de la culture !

Ce séjour des colons Mark et Martin à l'intérieur des Etats-Unis, en un lieu symboliquement nommé Eden, va achever de démystifier le roman de Defoe, le plus évoqué du texte, dont à Salisbury : « On y vendait des livres d'enfants, et le pauvre Robinson Crusoe se dressait dans sa force et sa solitude, avec son chien, sa hache, son bonnet de poil de chèvre et ses fusils de chasse. » [*“children's books were sold, and poor Robinson Crusoe stood alone in his might, with dog and hatchet, goat-skin cap and fowling-pieces”*²⁰]. Chassé par Pecksniff, Martin décide immédiatement de partir en Amérique. Et tout aussi automatique apparaît son optimisme : « pendant tout ce temps-là, Martin ne douta pas une seule fois de la certitude, peut-on presque dire, qu'il accomplirait de grandes choses dans ce Nouveau Monde » [*“all this time he never once doubted, one most almost say the certainty of doing great things in the New World”*²¹], conforté par celui de son compagnon, Mark Tapley : « d'après tout ce que j'en ai entendu dire, l'Amérique m'a tout l'air d'être l'endroit idéal où je puisse être joyeux » [*“from all that ever I heard about It, I should say America is a very likely sort of place for me to be jolly in”*]. Il pense du coup Martin « sûr de faire son chemin là-bas aussi facilement qu'une vrille dans du bois tendre » [*“certain to make his way there as a gimlet is to go through soft deal”*²²].

Les références précises à l'aventure de Robinson sont nombreuses à Eden, de la grave fièvre s'emparant des colons à la mention, tout ironique, d'un « château », puis à l'attente anxieuse de l'apparition d'un bateau. Mark, le véritable Robinson, avec « son heureux tempérament habituel et son étonnante faculté de ne dépendre que de lui-même » [*“the habitual cheerfulness of his disposition, and his amazing power*

16 *Ibid.*, p.904/289-290.

17 *Ibid.*, p.886/273.

18 Voir Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Gallimard, 1972.

19 *Op. cit.*, p.1325/657.

20 *Ibid.*, p.653/71.

21 *Ibid.*, p.831/225.

22 *Ibid.*, p.835-836/228-229.

of *self-sustainment*²³], y vante l'état de nature en usant d'une métaphore insulaire inappropriée, si ce n'est par son intertextualité : « Il m'arrivait de me dire [...] comme quoi une île déserte, c'était ce qu'il me fallait » [*"I used to think [...] as a desolate island would suit me"*²⁴] ! Si, dans ce « marais putride », nature originelle, l'agriculture est « le don naturel de l'humanité entière » [*"husbandry was the natural gift of all mankind"*²⁵], Martin et Mark, contrairement à Robinson, ne vont jamais pouvoir cultiver cette terre hostile et ingrate et devront retourner en Angleterre sans avoir rien accompli, simplement vaincus par la nature et la maladie : « Quant à la santé, à la fortune, aux perspectives et aux ressources, ils revenaient plus pauvres qu'ils n'étaient partis » [*"In health and fortune, prospect and resource, they came back poorer men than they had gone away"*²⁶].

Ce sort funeste touche aussi la mère de famille rejoignant son mari à Eden, où meurent tous leurs enfants. Car le roman, dans sa volonté de tordre le cou au rêve américain, entend dissuader toutes les proies potentielles du mythe de Robinson de rejoindre la cohorte des

unfortunate poorer emigrants, who (seduced on board by solemn advertisement) had been living on the lower deck a whole week [...] Farmers who had never seen a lough ; woodmen who had never used an axe ; builders who couldn't make a box ; cast out of their own land, with not a hand to aid them ; newly come into a unknown world [...] to live or die as it might happen !

malheureux émigrants pauvres qui, alléchés par des annonces solennelles, s'étaient embarqués et vivaient depuis toute une semaine dans l'entrepont [...] des fermiers qui n'avaient jamais vu une charrue, des bûcherons qui ne s'étaient jamais servis d'une hache, des charpentiers qui ne savaient pas fabriquer une caisse ; chassés de leur pays, sans une main pour les secourir, nouveaux venus dans un monde inconnu [...] pour vivre ou pour mourir là, comme le sort en déciderait²⁷!

Dickens, tel le major Bevan, entend dissiper l'idée même du rêve américain²⁸. Signe avant-coureur existe dans le roman, chez un auteur où l'onomastique est souvent parlante, un James **Westlock** (« verrou de l'ouest »), dont le nom symbolique est d'ailleurs souligné par une erreur d'appellation : « Quel est son nom ? Northkey ? » [*"What is it ? Northkey?"*]

Dickens y montre de plus que l'adoration sans frein de l'argent s'avère *in fine* totalement contraire aux exigences du « *calling* » tel qu'il a été mis en place dans *Robinson Crusoe* (conformément aux ambiguïtés de Defoe lui-même dont Muriel Détiis a montré que les protagonistes connaissent en général une réussite sociale et économique d'une moralité douteuse) :

23 *Ibid.*, p.1165/516.

24 *Ibid.*, p.1162/513.

25 *Ibid.*, p.1178/527. L'ignoble marécage est vu, de façon révélatrice, p.1166/517, comme « un parfait concentré des Etats-Unis » [*"a regular little United States in itself"*].

26 *Ibid.*, p.1201-1202/548.

27 *Ibid.*, p.371-372/998. Cette évocation d'apprentis bûcherons et charpentiers rappelle les apprentissages laborieux de Robinson sur son île.

28 *Ibid.*, p.546-547/1200 : *"you shall try to make your Government more careful of its subjects when they roam abroad to live. Tell it what you know of emigration in your own case, and impress upon it how much suffering may be prevented with a little pains"* [*"vous essaieriez d'obtenir que votre gouvernement prenne plus grand soin de ses sujets quand ils partent à l'aventure pour aller vivre à l'étranger. Vous direz ce que vous savez de l'émigration d'après votre expérience personnelle, et leur ferez comprendre que de grandes souffrances peuvent être évitées avec un peu de soin"*].

29 *Ibid.*, p.796/194.

Men were weighed by their dollars, measures gauged by their dollars; life was auctioneered, appraised, put up, and knocked down for its dollars. The next respectable thing to dollars was any venture having their attainment for its end. The more of that worthless ballast, honour and fair-dealing, which any man cast overboard from the ship of his Good Name and Good Intent, the more ample stowage-room he had for dollars. Make commerce one huge lie and mighty theft [...] Do anything for dollars! What is a flag to them !

Les hommes étaient pesés en dollars, les mesures étalonnées en dollars ; la vie mise aux enchères, prisée, offerte et adjugée en dollars. Tout de suite après les dollars, sur l'échelle de la respectabilité, venait toute tentative pour obtenir ceux-ci. Plus un homme jetait de ce lest inutile que constituent l'honneur et la loyauté par-dessus le bord du bateau de sa bonne réputation et de ses bonnes intentions, et plus il avait de place pour emmagasiner des dollars. Faites du commerce un énorme mensonge et un vol à grande échelle [...] Faites n'importe quoi pour des dollars. Qu'est-ce qu'un drapeau à côté d'eux³⁰!

Il démasque aux Etats-Unis, où cette conception protestante est portée à son paroxysme, un mercantilisme hypocrite, celui du colonel Diver voyant l'aristocratie américaine comme composée « d'intelligence et de vertu. Et de leur conséquence nécessaire dans cette république : les dollars, monsieur » [*“of intelligence and virtue. And of their necessary consequence in this republic. Dollars, sir³¹”*]!

Comme l'utilitarisme, qui s'accompagne aux Etats-Unis d'une totale absence de scrupules, est né en Angleterre, l'expérience américaine permet *in fine* à Dickens, au-delà de la volonté de dénoncer les miroirs aux alouettes, de tester les propres valeurs de l'Angleterre, ce que traduit cette apostrophe valable des deux côtés de l'Atlantique : « vous autres, pharisiens du XIX^e siècle de l'ère chrétienne, qui invoquez bruyamment la nature humaine, veillez d'abord à ce qu'elle soit humaine. Prenez garde que, pendant votre assoupissement et le sommeil de générations, elle n'ait été transformée en nature bestiale » [*“ye Pharisees of the nineteen hundredth year of Christian Knowledge, who soundingly appeal to human nature, see first that it be human. Take heed it has not been transformed, during your slumber and the sleeps of generations, into the nature of the Beasts³²”*]. Les dérives de l'individualisme bourgeois et de l'utilitarisme économique déjà constatables aux Etats-Unis pourraient en effet annoncer de futurs excès du capitalisme dans la société victorienne.

Car, si l'auteur tient, dans sa préface, à affirmer la nature authentiquement américaine de son récit, la discussion entre Martin et Bevan succédant à la déconvenue chez les Norris montre le contraire : « vous auriez pu trouver pareille scène dans une comédie anglaise [...] - Je n'aurais pas eu besoin de partir à cinq mille kilomètres de mon pays pour trouver ce genre de personnage » [*“you might have such a scene as that in an English comedy [...] ‘ I needn't have travelled three 1000 miles from home to find such a character as that³³”*]. Et la volonté systématique de mettre les Américains, affichant sans cesse leur « sens moral », face à leurs mensonges, ne rejoint-elle pas la dénonciation de l'hypocrisie vue comme le vice national (anglais) incarné dans l'odieux Pecksniff.

Dickens démystifie surtout le « rêve libertaire et utilitaire » (Marthe Robert) incarné par Robinson. Il ne critique pas au Nouveau Monde l'oppression capitaliste et l'horreur du monde moderne industrialisé, ce qu'il fera peu après dans le cadre anglais de *Hard times*. Cette critique d'un monde moderne inhumain livré à la technique, Kafka et Céline, eux, vont utiliser la figure archétypale de Robinson Crusoe pour la déployer exemplairement aux Etats-Unis, pays de plus en plus perçu comme l'espace

30 *Ibid.*, p.273/886.

31 *Ibid.*, p.869/258.

32 *Ibid.*, p.830/224.

33 *Ibid.*, p.907/292.

hyperbolique des tares occidentales. Comment ne pas remarquer, dans *Le Disparu* (que Max Brod avait nommé *L'Amérique*) comme dans *Voyage au bout de la nuit*, la présence d'un personnage nommé Robinson, dont l'errance misérable correspond bien à l'inflexion du mythe au XXe siècle, devenu, explique J.-P. Engélibert, la métaphore de la solitude nouvelle de l'*homo economicus* dans la société individualiste capitaliste née de la révolution industrielle. La liquidation de sa nature utopique est si violente que Robinson, non seulement y perd sa prééminence dans le récit, mais y perd aussi sa si fondamentale nationalité anglaise, pour devenir, contrepied ironique, irlandais chez Kafka et français chez Céline.

S'y repèrent conjointement, dans un univers urbain à la verticalité vertigineuse, des épisodes désormais obligés de tout roman du Nouveau Monde états-unien : le débarquement au port de New-York après le séjour dans l'entrepont puis le métier « en bas de l'échelle », abrutissant à cause de la déshumanisante division tayloriste du travail (à l'Hôtel Occidental chez Kafka, dans une usine Ford de Détroit chez Céline).

La valeur initiatique du roman de Defoe, permise par le passage d'un monde à l'autre, est mise en avant dès le premier chapitre du *Disparu*. Le capitaine y souligne la dureté du voyage, Karl, en une anamorphose du naufrage de Robinson, y perd toutes ses affaires, et l'oncle Jakob, confirmant la valeur de mort figurée de la traversée, estime que « les premiers jours qu'un Européen pass[e] en Amérique » sont « comparables à une naissance » [„Die ersten Tage eines Europäers in Amerika seien ja einer Geburt vergleichbar³⁴“]. Cette renaissance est indispensable, car Karl a été chassé de l'Ancien Monde et du milieu familial pour avoir eu des relations condamnables avec une servante, en écho à l'histoire du Nouveau Monde, terre d'asile pour des motivations spirituelles, mais aussi seconde chance pour les criminels ou les aventuriers douteux comme Robinson.

Un Robinson d'un nouveau genre donc, puisque Karl ne décide pas d'émigrer³⁵, et qu'il ne manifeste jamais vraiment par la suite l'envie de voyager (deux caractéristiques que le Robinson kafkaïen a lui conservées : il a émigré et avance vers la côte ouest). Entamé dans le sillage de *Robinson Crusoe*, le trajet de Karl rejoint vite les ornières de *Martin Chuzzlewit*. En effet, le projet de Kafka, dans son *Journal*, le 08-10-1917, d'écrire un « roman à la Dickens [...] mais enrichi de tons plus vifs que j'aurais empruntés à mon époque », trouvant son aboutissement dans le sort de Karl, expulsé puis perdu à l'étranger, apparaît comme la réalisation des pires craintes de Martin désabusé à New-York : « grand dieu ! Si nous nous trouvions abandonnés dans un endroit sauvage de ce pays sans bien et sans argent ! » [“good Heaven, if we should be left in some wild part of this country without goods or money³⁶!”]

L'Amérique est d'emblée présentée comme un monde régénéré, par le chauffeur, vantant les universités américaines comme meilleures que celles d'Europe, comme par l'oncle Jakob : « Ce garçon n'aurait pas tardé, sauf miracle comme on en voit encore en Amérique, à sombrer et à se perdre » [„so wäre der Junge, ohne die gerade noch in Amerika lebendigen Zeichen und Wunder, auf sich allein angewiesen³⁷“]. Elle prend ensuite sa valeur topique d'espace de l'ascension sociale ouverte à tous sous réserve de persévérance ; énoncée par Pollunder (« Ne craignez pas de commencer tout en bas, et essayez de faire peu à peu votre chemin » [„fangen Sie nur ruhig ganz unten an und versuchen Sie, sich allmählich hinaufzuarbeiten³⁸“]), cette perspective devient fugacement

34 Franz Kafka, *Amerika ou Le Disparu*, trad. Bernard Lortholary, Paris, Flammarion, 1988 [1912], préface B. Lortholary p.5-14, p.54/*Der Verschollene*, Frankfurt-am-Main, Suhrkamp, 2007, p.41.

35 Contrairement à l'ami de Georg Bendemann dans *Le Verdict* écrit au même moment.

36 *Op. cit.*, p.912/296. La grandiloquence politicienne, la voracité aux repas, le train lancé à toute vitesse de l'Amérique de Dickens se retrouvent tels quels dans *Le Disparu*.

37 *Ibid.*, p.42/30.

38 *Ibid.*, p.107/93.

réalité grâce à la cuisinière-en-chef de l'Hôtel Occidental : « On ne vous donnerait pour le moment qu'un emploi très subalterne, et ce serait à vous de faire ensuite votre chemin à force de travail et d'application » [„*Sie bekämen eben vorläufig nu reine ganz kleine Anstellung und müBten dann zusehen, durch FleiB und Aufmerksamkeitsich hinaufzubringen*³⁹ “]. Et l'enrichissement facile en Californie est évoqué, note Philippe Zard, par les « belles pommes de terre jaunes » et les écailles des harengs avec « sur les bords un reflet doré » de l'Hôtel Occidental⁴⁰.

A ce moment médian du roman se croisent les influences de Defoe et de Dickens. Car, au mythe de l'Amérique « aux possibilités illimitées⁴¹ », où tout est immense et disproportionné⁴², à la rêverie devant les inventions et les merveilles automatiques de l'appartement de l'oncle Jakob⁴³, figure attendue du capitalisme puisque ce *self-made man* a réussi son rêve américain, succède bientôt, outre une succession d'exclusions typique du roman kafkaïen, une angoisse devant le règne de la technique propre au roman « américain ». Kafka, dont plusieurs oncles et cousins, fuyant une Europe de plus en plus antisémite, étaient partis aux Etats-Unis vers un nouvel Eldorado, une terre à la fois d'enrichissement potentiel et de tolérance et de liberté, disqualifie à son tour le « mythe de Robinson ».

Si, tel tant d'émigrés européens, l'oncle Jakob a effectivement su devenir incroyablement riche, Kafka nous montre aussi de façon récurrente, bien avant la crise de 29, l'envers du capitalisme américain : les grèves et le chômage. En un désaveu cinglant du *calling*, le Robinson rencontré par Karl n'a connu ni révélation spirituelle ni réussite matérielle⁴⁴. A sa croyance euphorique en l'ancienne ruée vers l'or en une Californie de cocagne, répond la rectification de son compère Delamarche : « On gagnait bien⁴⁵ ». L'épisode où Karl, retrouvant sa malle, en extirpe une Bible tel le héros de Defoe, mais pour juste la feuilleter « sans la lire⁴⁶ », marque une subversion délibérée du modèle structurant de l'autobiographie spirituelle puritaine⁴⁷.

Après son renvoi de l'Hôtel Occidental, c'en est fini des espérances de Karl. Il évoquait au premier chapitre un récit type, lu en Europe, de la réussite d'un *do-it-yourself* « qui travaillait le jour dans un magasin et étudiait la nuit, et qui a fini par devenir docteur et par devenir maire » [„*der bei Tag in einem Geschäft gearbeitet und in der Nacht*

39 *Ibid.*, p.144/128.

40 Philippe Zard, « *Der Verschollene* : un récit de l'exil occidental », in *Entre Critique et rire, Le Disparu de Franz Kafka : Kafkas Roman Der Verschollene*, M. Godé/M. Vanoosthuysse (dir.), Montpellier, Etudes germaniques et centre-européennes de l'Université Paul-Valéry-Montpellier, 1997, p.99-116, ici p.107. Cette couleur se retrouve dans le nom de la ville californienne (**Butter-ford**) à laquelle rêve Robinson.

41 Comme avait dit Ludwig Max Goldberger avant Holitscher selon B. Lortholary, *op. cit.*, p.7.

42 Le bureau, la baignoire et l'entreprise de l'oncle, les « grands et gros » Green et Pollunder, la villa, le cigare et le portefeuille de ce dernier, les voitures, les fabriques et les maisons, la ville de Ramsès, l'immeuble de Brunelda, sans oublier « le plus grand théâtre du monde », y compris d'ailleurs, bien qu'euro-péens, le bateau et le chauffeur au ch.I, mais seulement une fois qu'ils sont « américanisés », ce qui explique que Karl ne s'en soit pas rendu compte auparavant, pendant la traversée !

43 Voir le clavier électrique, le bureau, les ascenseurs, le téléphone. Karl, qui voulait être ingénieur, s'est toujours intéressé, nous dit Kafka, à tout ce qui est « technique ».

44 Cette conciliation heureuse aurait été réussie par l'oncle Jakob, selon Claude David, in *Kafka. Œuvres complètes I*, trad. A. Vialatte, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1976, p.849.

45 *Op. cit.*, p.124.

46 *Ibid.*, p.115. Le ch. IV est une réécriture condensée du roman de Defoe, puisque Karl ne donne pas de nouvelles à ses parents, avant, tel Robinson sur l'île (et Martin à Eden), de guetter p.107-108/122-123 une source de retour chez lui : „*war das Meer und zu jeder Zeit die Möglichkeit der Rückkehr in die Heimat [...] da glaubte man [...] ein Schiff zu sehen*“ [« il y avait la mer et, à n'importe quel moment, la possibilité de retourner dans son pays [...] on croyait [...] voir passer un bateau qui bougeait un peu »].

47 Subversion entamée par la nationalité irlandaise de Robinson, qui est donc sûrement catholique, en un déplacement dont le gérant de l'Hôtel Occidental relève l'incongruité, *ibid.*, p.200 : « depuis qu'il existe une Irlande, jamais un Irlandais n'a porté un nom comme ça ».

studiert hat, bis er Doktor und ich glaube Bürgermeister wurde“]; la vie, au chapitre VII, de l'étudiant en médecine voisin de Brunelda correspond exactement au début de ce récit, mais celui-ci, en n'étant pas allé plus loin et en dépeignant son existence avec amertume, révèle le mensonge du rêve américain⁴⁸.

Le séjour dans la ville de Ramsès aura donc marqué le tournant négatif du texte. Une formule de *Martin Chuzzlewit* a laissé la critique interdite : « Comme l'océan Atlantique et la mer Rouge ne faisaient qu'un sous ce rapport » [“*The Atlantic Ocean and the Red Sea being, in that respect, all one*”⁴⁹]. Mais ce qu'il y avait de proprement biblique dans la transformation par Dickens de Cairo, ville-marécage au nom égyptien de l'Illinois où meurent d'infortunés émigrants, en Eden la mal nommée, ne pouvait pas ne pas frapper Kafka, qui donne à son tour à l'horreur américaine un nom égyptien : Ramsès !

Au final, l'Amérique n'est pour Karl ni une terre d'enrichissement ni une terre de liberté, comme le préfigurait la métamorphose de la Statue de la Liberté portant un glaive vengeur à la place d'un flambeau. Il s'agit donc d'une Amérique essentiellement fictive, comme le souligne B. Lortholary :

il ne s'agit pas de l'Amérique réelle, mais de son image vue [...] d'Europe centrale [...] il néglige l'Amérique réelle au profit du mythe, mais encore il ne retient du mythe que ce qui peut constituer une sorte de modèle heuristique de ces possibilités prétendument « illimitées » qui s'offrent à la liberté humaine⁵⁰.

En effet, Ramsès n'existe pas, le Théâtre d'Oklahoma ne possède aucune réalité géographique et, en plaçant San Francisco à l'est, Kafka dénonce clairement le caractère purement fantaisiste de sa géographie américaine !

Derrière ce paravent exotique, poursuit Lortholary, il faut lire la volonté de « construi[re] un modèle qui est la projection grossie de l'Europe dans le champ des “possibilités illimitées”⁵¹ », un concentré symbolique de l'Ancien Monde, ce qu'illustrent l'Hôtel Occidental rassemblant tant de ressortissants européens (la cuisinière autrichienne, la Poméranienne Thérèse, l'Italien Giacomo mais... aucun Noir)⁵² et les calculs pécuniaires effectués en quarts de livre et en schillings.

Comme Kafka nous présentant d'abord les nantis (l'oncle Jakob et l'entourage de Pollunder), puis les exclus, Céline insiste aux Etats-Unis sur le grand écart social : « C'est tout millionnaire ou tout charogne ! Y a pas de milieu⁵³ ! » Cette volonté de présenter et l'endroit et l'envers du rêve américain, « fait tout ensemble d'un désir d'enracinement et de réussite matérielle⁵⁴ », pousse Céline aussi à montrer son protagoniste pauvre et sans cesse indésirable et exclu, avec la « peur de [s]e faire arrêter » « à force d'être foutu à la porte de partout⁵⁵ ». L'Amérique de l'égalité des chances de l'évangile libéral s'est transformée en Amérique capitaliste de l'accroissement des inégalités et de la marginalisation, et sur ce plan, poursuit M. Zéraffa, Céline et Kafka montrent, comme Dos Passos dans sa trilogie *USA*, une « alternance de puissance fixe et d'errance misérable [...] Les uns sont stables, installés, tandis que les autres, itiné-

48 *Ibid.*, p.22/11. D'ailleurs, Karl, en se rappelant ce récit, doutait qu'il puisse s'appliquer à lui, *id.* : « mais il faut pour cela beaucoup d'endurance [...] Je crains d'en être dépourvu ». Karl n'est pas le persévérant héros de Defoe ; à l'Hôtel Occidental, sans cesse épuisé, il a l'impression que tous les autres sont plus forts que lui.

49 *Op. cit.*, p.1327/659.

50 *Op. cit.*, p.6-8.

51 *Ibid.*, p.10.

52 Cette vocation internationale, perceptible jusque dans son nom, oppose cet hôtel à celui des discours chauvins où séjourne Martin Chuzzlewit, le bien nommé Hôtel National !

53 Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Gallimard, 1952 [1932], p.240.

54 Voir Michel Zéraffa, *La Révolution romanesque*, Paris, 10/18, 1972, p.347.

55 *Op. cit.*, p.257/281.

rants perpétuels, parcourent les Etats-Unis en quête d'une terre promise⁵⁶ ».

Trajet cauchemardesque dans un univers géant labyrinthique (un autre hôtel) et ultra technique (encore un ascenseur, métonymie sociale ?), scènes de masse rendant l'individu insignifiant (la « fourmilière américaine⁵⁷ »), Céline a écrit un roman kafkaïen où l'obsession mercantile (« On n'échappe pas au commerce américain ») du dollar : « Vive Dollar ! Vive Dollar⁵⁸ », rappelle *Martin Chuzzlewit*.

Le séjour américain est une énième déconstruction du mythe de Robinson. La parodie, y compris du trajet religieux, commence à Paris où Ferdinand rencontre Lola, une infirmière américaine dont l'arrière-grand-oncle « avait fait [...] partie de l'équipage à tout jamais glorieux du "Mayflower" débarqué à Boston en 1677⁵⁹ » : « Je décidai, à force de peloter Lola, d'entreprendre tôt ou tard le voyage aux Etats-Unis, comme un véritable pèlerinage et cela dès que possible [...] Je reçus ainsi tout près du derrière de Lola le message d'un nouveau monde⁶⁰ ». La moquerie du *calling* se poursuivra, à New-York, par le nom grotesque de l'hôtel Laugh Calvin et la dévotion à l'argent, « un vrai Saint-Esprit, plus précieux que du sang⁶¹ » !

Ferdinand et son compère Robinson ne parviennent ni à s'élever socialement ni à s'intégrer par une application et une persévérance... inexistantes ! Ainsi, après l'épisode de fièvre tropique, lorsque naît « un nouveau Ferdinand », il est « comme un autre [...] à force de renoncer », redevenant en régressant le premier Robinson non régénéré du début du roman de Defoe, instable et interlope : « le goût de l'aventure et des nouvelles imprudences me revint impérieux⁶² ».

Robinson Crusoé a appartenu à ce que J.-F. Lyotard, dans *Le Postmoderne expliqué*, appelle le « récit capitaliste de l'émancipation de la pauvreté par le développement techno-industriel ». Le mythe de Robinson a participé de l'apologie euphorique de l'individualisme et du libéralisme économique naissants, aussi leur discrédit passe-t-il logiquement par la démythification de la fable de Robinson, « Bible des valeurs industrielles et marchandes » (Calvino). A partir du XIXe siècle, de nombreux auteurs désireux de briser le rêve américain ont donc subverti le roman de Defoe. Mais si, chez Dickens, la dénonciation d'un monde américain corrompu permet une réévaluation et une revalorisation de l'Ancien Monde trop machinalement décrié, la démarche postérieure de Céline et Kafka est autrement radicale, car le thème de la personne sclérosée par la mécanisation de la vie moderne n'est plus lié au contexte américain, qui n'en est qu'une illustration, hyperbolique, parmi d'autres : « Tout me rappelait les environs de mon hôpital à Villejuif », s'exclame Ferdinand⁶³ !

Pour eux, l'homme authentique n'est plus nulle part chez lui dans le monde moderne déshumanisé ; aucun lieu du monde ne donnant plus à rêver, le but est de fermer une fois pour toutes la porte de sortie illusoire qui, pour les gogos, reste la plus chatoyante⁶⁴. En une exemplification du topos fin de siècle du « *anywhere out of the world* », le triptyque géographique célinien (Europe, Afrique, Amérique) est la triple démonstration schopenhauerienne, par un Des Esseintes ayant finalement voyagé, que le malheur est le même partout ; non initiatique, « le voyage c'est la recherche

56 *Op. cit.*, p.356.

57 *Op. cit.*, p.261.

58 *Ibid.*, p.247/266.

59 *Ibid.*, p.71.

60 *Ibid.*, p.74.

61 *Ibid.*, p.238.

62 *Ibid.*, p.244.

63 *Ibid.*, p.262.

64 Dans le deuxième tome des *Somnambules*, publié un an avant *Voyage*, Esch essaie en vain (en 1903) de partir pour l'Amérique. Dans *The Jungle*, en 1906, Upton Sinclair narre le désastre vécu par une famille lituanienne venue au pays de la « chance pour tous » trouver une misère plus profonde.

de ce rien du tout, de ce petit vertige pour couillons⁶⁵ ». Ainsi, la confrontation Ancien Monde/Nouveau Monde, et l'émigration, n'ont plus de raison d'être. Le besoin de continuer à voyager, « cette envie de [s]'enfuir de partout, à la recherche de je ne sais quoi⁶⁶ », prend donc l'allure d'une maladie du divertissement pascalien, une pathologie dont tente en vain de le guérir Molly : « T'en as pas encore assez des trucs et des machins ? T'en veux donc encore des voyages⁶⁷ ? ». Et le monde états-unien, de nature identique, apparaît principalement comme le miroir grossissant des tares de l'Europe elle-même, au point que l'Amérique, chez Kafka, n'est même plus vraiment américaine.

65 *Ibid.*, p.274.

66 *Ibid.*, p.293.

67 *Ibid.*, p.297.